

PARMÉNIDE (fin du VI^{ème} siècle - milieu du V^{ème})

De la Nature.

Cent cinquante deux vers grecs, et six autres traduits en latin : voilà tout ce que nous possédons de Parménide ; le plus grand fragment, le n° 8, n'en comporte que soixante et un. C'est bien peu pour se faire une idée de ce que fut la philosophie, mais aussi la poésie de notre auteur.

Platon, et les commentateurs ultérieurs qui forment la doxographie – Simplicius, Diogène Laërce ou Sextus Empiricus, pour n'en citer que quelques uns, et plus près de nous Jean Beaufret ou Jean Bollack, qui l'ont traduit et commenté, l'ont essentiellement considéré comme un philosophe, en oubliant au passage la dimension poétique de l'œuvre. Or c'est sur celle-ci que j'aimerais insister.

Parménide est un successeur d'Homère et d'Hésiode ; il se place délibérément dans cette tradition, par l'emploi de l'hexamètre épique, mais aussi par sa langue, encore très proche de celle d'Homère. Peut-être a-t-il eu en mains également les œuvres d'Épicharme, et de Xénophane, dont on l'a dit quelquefois disciple ; mais il nous reste trop peu de ces deux auteurs pour pouvoir en tirer beaucoup de conclusions.

Parménide n'est donc pas un initiateur ; il disposait d'une langue épique, apte à décrire le réel et l'action des hommes, et aussi d'une langue philosophique abstraite, déjà forgée par ses prédécesseurs. Il nous est difficile aujourd'hui de percevoir ce qu'il pouvait avoir de novateur.

Pour nous, l'intérêt de Parménide est double : découvrir une vision du monde, une « Weltanschauung » originale, qui se distingue de celle de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et qui influencera la philosophie, de Platon à Heidegger, mais aussi une poésie, une langue, un mode d'expression bien à lui, qui nous permet de le ranger au panthéon des grands poètes-philosophes ou poètes-savants, aux côtés d'Empédocle ou de Lucrèce.

Parménide, fragment 1

	Ἴπποι ταί με φέρουσιν, ὅσον τ' ἐπὶ θυμὸς ἰκάνοι, πέμπον, ἐπεὶ μ' ἐς ὁδὸν βῆσαν πολύφημον ἄγουσαι δαίμονος, ἧ κατὰ πάντ' ἄστη φέρει εἰδότα φῶτα· τῇ φερόμην· τῇ γάρ με πολύφραστοι φέρον Ἴπποι
5	ἄρμα τιταίνουσαι, κοῦραι δ' ὁδὸν ἡγεμόνευον. Ἄξων δ' ἐν χνοίησιν <ἴει> σύριγγος αὐτὴν αἰθόμενος. δοιοῖς γὰρ ἐπέιγετο δινωτοῖσιν κύκλοις ἀμφοτέρωθεν, ὅτε σπερχοίατο πέμπειν Ἥλιάδες κοῦραι, προλιποῦσαι δώματα Νυκτός, 10 εἰς φάος, ὡσάμεναι κράτων ἄπο χερσὶ καλύπτρας.

- Ἔνθα πύλαι Νυκτός τε καὶ Ἥματός εἰσι κελεύθων,
καὶ σφας ὑπέρθυρον ἀμφὶς ἔχει καὶ λάινος οὐδός·
αὐταὶ δ' αἰθέριαι πλήνται μεγάλοισι θυρέτροις.
Τῶν δὲ Δίκη πολύποινος ἔχει κληῖδας ἀμοιβούς·
- 15 τὴν δὴ παρφάμεναι κοῦραι μαλακοῖσι λόγοισιν
πεῖσαν ἐπιφραδέως, ὥς σφιν βαλανωτὸν ὄχηα
ἀπτερέως ὥσειε πυλέων ἄπο· ταὶ δὲ θυρέτρων
χάσμ' ἀχανές ποιήσαν ἀναπτάμεναι πολυχάλκους
ἄξονας ἐν σύριγξιν ἀμοιβαδὸν εἰλίξασαι
- 20 γόμφοις καὶ περόνησιν ἀρηρότε· τῇ ῥα δι' αὐτῶν
ἰθὺς ἔχον κοῦραι κατ' ἀμαξιτὸν ἄρμα καὶ ἵππους.
Καί με θεὰ πρόφρων ὑπεδέξατο, χεῖρα δὲ χειρὶ
δεξιτερῆν ἔλεν, ὧδε δ' ἔπος φάτο καὶ με προσηύδα·
ὦ κοῦρ' ἀθανάτοισι συνάορος ἠνιόχοισιν,
- 25 ἵπποις ταί σε φέρουσιν ἰκάνων ἡμέτερον δῶ
χαῖρ', ἐπεὶ οὔτι σε μοῖρα κακὴ προὔπεμπε νέεσθαι
τήνδ' ὁδόν (ἧ γὰρ ἀπ' ἀνθρώπων ἐκτὸς πάτου ἐστίν),
ἀλλὰ θέμις τε δίκη τε. Χρεῶ δέ σε πάντα πυθέσθαι
ἡμὲν Ἀληθείης εὐκυκλέος ἀτρεμές ἦτορ
- 30 ἡδὲ βροτῶν δόξας, ταῖς οὐκ ἐνὶ πίστις ἀληθῆς.
Ἄλλ' ἔμπης καὶ ταῦτα μαθήσεται, ὥς τὰ δοκοῦντα
χορῆν δοκίμως εἶναι διὰ παντὸς πάντα περῶντα.

ἰκάνω : venir, s'avancer

πολύφημος, ος, ον : dont on parle beaucoup, très célèbre, ou qui parle beaucoup.

πολύφραστος, ος, ον : très prudent, très habile

τὸ ἄρμα, ἄρματος char de guerre

ἄρμα τιταίνω : tirer un char (< *Iliade*)

ἄξων, ονος : axe, essieu

ἡ χνοίη = ἡ χνόη, ης : écrou de fer au centre du moyeu, où s'adapte l'essieu d'une voiture

ἡ ἀῦτή, ἦς : le cri

δοιός, ἄ, ὄν : double

δινωτός, ἦ, ὄν : fait au tour

ἐπείγω : pousser, presser (ici au passif)

σπέρομαι (passif) : s'élancer, se précipiter

ὠσάμεναι < ὠθέω (ὠσάμην : aoriste ionien) : repousser, rejeter

κράτων < κράς (ὅ) : la tête. Le génitif pl. est dans l'*Odyssée*.

καλύπτρα, ας : voile

ἡ κέλευθος, ου : route, chemin.

➔ ἐγγυς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡματος εἰσι κέλευθοι (*Odyssée*, 10, 86) : car les routes de la nuit et du jour se suivent de près.

ἀμφίς : des deux côtés

τὸ ὑπέρθυρον, ου = ὑπερθύριον : linteau

ὁ οὐδός, οὔ : seuil
 λάϊνος, η, ον : de pierre
 αἰθέριος, α, ον : de nature éthérée ou céleste, qui s'élève en l'air
 πληνται < πίμπλημι : être plein (se dit d'une porte)
 θύρετρον, ου : châssis d'une porte
 ἀμοιβός, ή, όν : qui se donne ou se fait en retour, qu'on échange
 παρφάμεναι < παράφημι : persuader, apaiser (Hésiode)
 ἐπιφραδέως : avec soin
 βαλανωτός, ή, όν : assujetti à l'aide d'un pêne
 ὀχηα < ὀχεία ? ce qui transporte ?
 ἀπτερέως : à tire d'ailes, bien vite
 τὸ χάσμα, ατος : ouverture, béance
 ἀχανής, ής, ές : grand ouvert, béant
 ἀναπτάμενος : participe aoriste moyen attique de ἀναπέτομαι : s'envoler
 ἀμοιβαδόν : alternativement
 εἰλίξασαι (εἰλίξασαι ?) < εἰλίσσω = ἐλίσσω : faire tourner
 ή σῦριγγ, ιγγος : flûte (v. 6), écrou d'un gond (v. 19)
 ὁ γόμφος, ου : cheville
 ή περόνη, ης : agrafe, pointe traversant un objet
 ἀρηρότε < ἀρόω-ῶ : participe parfait au duel ? ensemer, semer, labourer
 ἰθύς : qui va en droite ligne
 ἀμαξιτός (épique et lyrique ἀμαξιτός) : la grande-route, la route carrossable
 πρόφρων : d'un cœur empressé ou plein de bonne volonté
 ὑποδέχομαι : accueillir, recevoir
 ή δεξιτερή (ionien) : la main droite
 συνάρορος : uni à, qui accompagne
 ὁ ήνίοχος, ου : le cocher
 τὸ δῶ = τὸ δῶμα (épique) : la maison
 νέεσθαι < νέομαι : aller, venir
 ὁ πάτος, ου : pas, chemin battu, commerce avec les hommes
 ήμὲν... ήδέ : autant... que ; et... et
 ἔμπης = ἔμπας : quoi qu'il en soit ; mais cependant
 δοκίμως : convenablement
 περάω-ῶ διὰ (+ acc) : traverser

Traduction : Les cavales qui m'emportent, aussi loin que mon cœur allait, m'accompagnaient, puisque ils m'ont mené, me conduisant vers le chemin éloquent du démon, qui porte l'homme qui sait à travers toutes les villes ; c'est sur cette route que j'étais transporté ; c'est sur cette route en effet que me portaient les cavales très habiles, tirant un char, et des jeunes filles montraient le chemin.

L'essieu dans les moyeux jetait le cri de la flûte, brûlant ; en effet il était pressé de chaque côté par les roues jumelles faites au tour, quand se hâtaient de faire escorte les Héliades, ayant laissé les demeures de la Nuit, vers la lumière, repoussant de leur tête, avec leurs mains, leurs voiles. Là sont les portes des chemins de la Nuit et du

Jour, et les tiennent des deux côtés (= en haut et en bas) un linteau et un seuil de pierre ; celles-ci éthérées sont pleines sur leurs grands châssis. Justice qui châtie fortement possède leurs clés qui s'échangent (qui fonctionnent dans les deux sens) ; les jeunes filles, l'ayant apaisée par de douces paroles, la persuadèrent habilement, de repousser pour elles, bien vite, le verrou des portes ; celles-ci s'ouvrirent en grand, ayant basculé, ayant fait tourner les axes garnis de cuivre dans les écrous alternativement, tous deux fixés par des chevilles et des agrafes ; et voici que par là, à travers les portes, les jeunes filles guidaient tout droit sur la grand-route le char et les cauales.

Et la Déesse m'accueillit avec empressement, elle prit dans sa main ma main droite, et voici la parole qu'elle m'adressa et me dit : « Jeune homme accompagné d'immortels cochers et de cauales qui te porte, arrivant à notre demeure, salut ! puisque ce n'est pas un mauvais destin qui t'a fait emprunter ce chemin (il est à l'écart des sentiers battus des hommes), mais Thémis et Dikè (la justice et le droit). Il faut que tu sois complètement informé, et du cœur intrépide de la Vérité, cercle parfait, et des opinions des mortels, en lesquelles il n'est nulle confiance (nul crédit) vrai. Hé bien, quoi qu'il en soit, apprends aussi cela, qu'il fallait que les objets apparents (les phénomènes ?) soient acceptables, s'étendant tous à travers tout.

Commentaire :

Ce texte, qui apparaît comme un prologue, se présente sous la forme d'un récit : le narrateur, sur un char attelé de cauales, fait un long voyage, guidé par les Héliades, déesses du soleil et de la lumière ; il parvient devant une porte monumentale, dont Justice détient la clé : fermée aux mortels, il faudra l'intercession des Héliades pour que Justice laisse le narrateur la franchir. Cette « porte de la nuit » ouvre sur une révélation : elle conduit à la demeure de la Déesse, qui accueille le jeune homme et lui annonce son enseignement.

Si l'on s'en tient à une interprétation poétique, l'on voit que l'on n'est pas très loin d'Hésiode : les Héliades et la Déesse ont remplacé les Muses, mais l'on retrouve l'idée d'une initiation dont le poète, seul parmi les mortels, bénéficie, par sa proximité avec les déesses. Proche d'Hésiode également, mais des *Travaux* ici plus que de la *Théogonie*, le goût pour les détails concrets, et même franchement techniques : la porte est décrite avec le même luxe de détail que l'araire hésiodique. De l'emportement de la course (v. 1-10) à la minutie de la description (v. 11-20), le contraste est frappant, comme si Parménide avait voulu rassembler dans son prologue la totalité des genres dont il allait se servir dans son poème, de l'épique au didactique : c'est une « ouverture », au sens musical du terme.

Le vers 22 marque la fin du voyage, en même temps que l'apparition de la Déesse, non nommée : est-ce le même personnage que le δαίμων du vers 3 ? Est-ce l'incarnation, ou l'allégorie de la Vérité ? Rien ne permet de le dire.

Elle félicite d'abord le jeune homme d'avoir choisi une voie « à l'écart des sentiers battus » : c'est la justice et la loi qui l'ont guidé – ce qui peut laisser penser que l'enseignement à venir ne sera pas uniquement scientifique, mais également moral : on apprend la Vérité pour mieux vivre. Les derniers vers sont énigmatiques : « il faut

que tu connais complètement le cœur intrépide de la vérité, sphère parfaite » : l'adjectif εὐκυκλός, homérique, désigne une forme parfaite, plus qu'une géométrie particulière ; la Vérité est sans défaut. La suite est plus étrange, qui semble mettre sur le même plan cette Vérité, et les βροτῶν δόξας, les opinions des hommes, dans lesquelles ne réside nulle certitude... Peut-être faut-il passer par les « doxas » pour atteindre la vérité ?

Enfin, les deux derniers vers sont plus incertains encore, comme en témoignent les différentes traductions :

- Jean Beaufret, 1955 : « mais oui, apprends aussi comment la diversité qui fait montre d'elle-même (τὰ δοκοῦντα) devait déployer une présence digne d'être reçue (δοκίμως εἶναι), étendant son règne à travers toutes choses. »
- Jean-Paul Dumont, 1988 : « Mais cependant aussi j'aurai soin de t'apprendre / comment il conviendrait que soient, quant à leur être, / en toute vraisemblance (δοκίμως), lesdites opinions (τὰ δοκοῦντα), / qui toutes vont passant toujours (διὰ παντὸς πάντα περῶντα).
- Jean Bollack, 2006 : « Pourtant, de cela aussi tu seras instruit : que les valeurs (τὰ δοκοῦντα) il fallait toutes les valider (χρηῖν δοκίμως εἶναι... πάντα) en les faisant passer par le tout. »

On voit que le problème est double : que sont les δοκοῦντα par opposition à la première partie de l'enseignement, la Vérité ? S'agit-il des opinions, des apparences, des phénomènes – ce qui n'implique nullement, chez Parménide, un monde dual comme chez Platon : le monde des δοκοῦντα est peut-être celui des apparences, qui nous fait voir cassé un bâton plongé dans l'eau, ou le soleil tournant autour de la terre : nos perceptions sont bien réelles, et cohérentes : seule leur interprétation est fautive. Il faut dépasser les fausses évidences pour trouver la vérité, sans pour autant renier la perception... Parménide serait ainsi un lointain précurseur de Lucrèce, pour qui les sens sont notre seule source d'expérience. Ainsi serait annoncée la deuxième partie du livre, consacré précisément à la cosmologie, mais aussi à d'autres sciences.

Le second problème concerne le dernier vers. Que signifie δοκίμως εἶναι ? L'emploi de cet adverbe n'est donné dans le Bailly qu'atténué, chez Xénophon ou Eschyle, et il signifie « convenablement », ce qui n'a guère de sens ici. Faut-il chercher son sens dans l'adjectif δόκιμος, qui signifie à la fois « ce qui a été éprouvé » et « ce qui est croyable, digne de foi ». On atteint un sens plus satisfaisant, et conforme à notre définition précédente. Les δοκοῦντα sont bel et bien dignes de foi, ou auraient dû être considérées comme telles... à condition de ne pas se laisser emporter par de trop rapides conclusions. C'est une démarche scientifique. Et l'on peut même se demander si, quoi qu'en dise Jean Beaufret (op. cit. p. 23), la correction proposée par Diels en 1897 ne serait pas pertinente : remplaçant l'adverbe δοκίμως par la forme élidée δοκιμῶσ' εἶναι, contraction de l'infinitif δοκιμῶσαι, il comprend ainsi : « mais oui, malgré tout, tu auras à apprendre comment la diversité de ce qui paraît être (τὰ δοκοῦντα... εἶναι) devait être mise à l'épreuve (χρηῖν... δοκιμῶσαι). Il ne s'agit donc nullement d'opposer radicalement, comme le fera Platon, un monde des apparences, illusoire, soumis au devenir, simple reflet, à un monde « réel », hors du temps et intrinsèquement « vrai ». Il n'y a qu'un monde, qu'il convient de connaître, d'abord

par une « voie » vers la Vérité, et ensuite, en réexaminant le savoir acquis à la lumière de cette vérité. La démarche est ainsi parfaitement cohérente.

Ce premier fragment nous offre donc, outre un aperçu des difficultés auxquelles le lecteur de Parménide doit s'attendre, une sorte de panorama des styles : épique et allégorique, puis abstrait.

Parménide, fragment 2

5	<p>Εἰ δ' ἄγ' ἐγὼν ἐρέω, κόμισαι δὲ σὺ μῦθον ἀκούσας, αἶπερ ὁδοὶ μοῦναι διζήσιός εἰσι νοῆσαι· ἢ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι Πειθοῦς ἐστι κέλευθος (Ἀληθείη γὰρ ὀπηδεῖ), ἢ δ' ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεῶν ἐστι μὴ εἶναι, τὴν δὴ τοι φράζω παναπευθέα ἔμμεν ἀταρπόν· οὔτε γὰρ ἂν γνοίης τό γε μὴ ἔόν (οὐ γὰρ ἀνυστόν) οὔτε φράσαις.</p>
---	---

ἐγὼν = ἐγώ devant une voyelle

κομίζω : prendre soin de, emporter

διζήσιος : génitif ionien de δίζησις, εως : recherche

ὀπηδέω = ὀπαδέω-ῶ : suivre, accompagner (+ datif)

παναπευθέα < πᾶν + ἀπευθής, ής, ἔς : inconnu ou ignorant ; invention verbale chère à Parménide, qui construit beaucoup d'adjectifs à partir de πᾶν ou de πολύ (cf. fragment 1)

ἔμμεν = infinitif homérique du verbe être

ἀταρπός, ὅς, ὄν = ἀτραπός : sentier, chemin étroit

ἀνυστός, ὅς, ὄν : qu'on ne peut accomplir ; ou = ἀνυστικός : qui conduit à un résultat efficace

Traduction :

Allons, si moi je parle, toi, écoute mes paroles et retiens-les, quelles sont les seules voies de recherche à concevoir ; l'une, comment elle est et qu'elle ne peut pas ne pas être, est le sentier de la Persuasion (en effet il accompagne la Vérité), l'autre, à savoir qu'elle n'est pas et qu'il est nécessaire qu'elle ne soit pas [ou : que le non-être est nécessaire], j'affirme qu'il est un sentier tout à fait inconnu ; tu ne saurais connaître en effet ce qui n'est pas, (en effet il ne conduit à aucun résultat) ni l'énoncer.

Commentaire :

Le fragment tout entier est une variation sur l'être : le verbe εἶναι apparaît dix fois en huit vers, tantôt sous la forme d'une simple copule (v. 4, v. 5 : χρεῶν ἐστι, v. 6 : ἔμμεν), tantôt avec le sens de « il est possible, permis » (v. 3 : οὐκ ἔστι μὴ εἶναι), tantôt, le plus souvent, avec son sens plein : les deux voies qui existent et sont à connaître (v. 2), quel est le mode d'existence de la première (ὅπως ἔστι), la non-existence de la seconde voie (ἢ δ' ὡς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὡς χρεῶν ἐστι μὴ εἶναι) ; l'ensemble culmine avec un participe substantivé, τὸ μὴ ἔόν, qui désigne enfin le non-être.

Il y a une symétrie parfaite entre les vers 3 et 5 qui définissent les deux voies

ἢ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὥς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι
ἢ δ' ὥς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὥς χρεῶν ἔστι μὴ εἶναι

avec une opposition terme à terme : la première voie « est », et « il ne lui est pas possible » de « ne pas être » : la seconde « n'est pas » et « il lui est nécessaire » de « ne pas être » ; la clause identique, comme l'antithèse ἢ μὲν...ἢ δέ renforcent encore cet effet. La rigueur du raisonnement est extrême : ce qui « est » ne peut pas « ne pas être » (v. 3) et inversement ce qui « n'est pas » est exclu de l'être : il n'y a pas de terme intermédiaire.

Parménide, fragment 3

... Τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἔστιν τε καὶ εἶναι.

On pourrait être tenté de traduire, comme Jean-Paul Dumont, « Car même chose sont la pensée et l'être », ce qui fait de Parménide un précurseur du cogito ; mais Jean Bollack fait très justement remarquer que cela ne correspond pas à la syntaxe grecque, qui impose que le sujet porte l'article, et que l'attribut n'en ait pas. Il faut donc renverser les termes, et traduire, comme Jean Beaufret, « le même, lui, est à la fois penser et être ».

Parménide, fragment 4¹

Λεῦσσε δ' ὅμως ἀπεόντα νόῳ παρεόντα βεβαίως·
οὐ γὰρ ἀποτμήξει τὸ ἐὼν τοῦ ἐόντος ἔχθεσθαι
οὔτε σκιδνάμενον πάντη πάντως κατὰ κόσμον
οὔτε συνιστάμενον.

Λεύσσω : regarder

ἀποτμήξει < ἀποτμήγω : séparer en coupant

σκιδνάμενος : participe présent passif dorien de σκίδνημι : se disperser

Traduction :

Regarde pourtant ce qui est absent, fortement présent par l'esprit ; il n'empêchera pas [ou « tu n'empêcheras pas », si le verbe est un moyen, 2^{ème} pers.] l'être d'être tenu par l'être, ni dispersé partout complètement selon l'ordre du monde, ni rassemblé.

Commentaire :

Ce fragment semble faire allusion à deux mouvements contraires de l'être, dispersion et contraction. Peut-être est-ce à rattacher à une cosmogonie – le monde provenant de la dispersion d'un seul élément, ou de plusieurs, en la diversité des choses. Dans ce cas, il serait en effet plutôt à situer dans la deuxième partie du livre.

¹ Ces quatre vers ont parfois été rattachés au fragment 8, après le v. 25 ou le v. 33.

Parménide, fragment 5

Ευνὸν δὲ μοί ἐστιν
ὀππόθεν ἄρξωμαι· τόθι γὰρ πάλιν ἴξομαι αὖθις.

Ευνὸν δὲ μοί ἐστιν : il m'est indifférent

τόθι : là même

Traduction : Peu m'importe d'où je commencerai ; en effet là même je reviendrai à nouveau.

Parménide, fragment 6

Χρὴ τὸ λέγειν τε νοεῖν τ' ἐὸν ἔμμεναι· ἔστι γὰρ εἶναι,
μηδὲν δ' οὐκ ἔστιν· τὰ σ' ἐγὼ φράζεσθαι ἄνωγα.
Πρώτης γὰρ σ' ἀφ' ὁδοῦ ταύτης διζήσιος <εἴργω>,
5 αὐτὰρ ἔπειτ' ἀπὸ τῆς, ἣν δὴ βροτοὶ εἰδότες οὐδὲν
πλάττονται, δίκρανοι· ἀμηχανίη γὰρ ἐν αὐτῶν
στήθεσιν ἰθύνει πλακτὸν νόον· οἱ δὲ φοροῦνται
κωφοὶ ὁμῶς τυφλοὶ τε, τεθηπότες, ἄκριτα φῦλα.
Οἷς τὸ πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι ταῦτόν νενόμισται
κοῦ ταῦτόν, πάντων δὲ παλίντροπὸς ἐστὶ κέλευθος.

ἄνωγα < ἀνώγω (parfait) : commander, exhorter à

δίκρανος, ος, ον : fourchu, à double tête (τὸ κρανίον : le crâne)

ἀμηχανία, ας : embarras, impuissance

τὸ στήθος, ους : poitrine

κωφός, ή, όν : aux sens émoussés, sourd

τέθηπα : être étonné, saisi de stupeur

τὸ φῦλον, ου : race, peuple, foule

παλίντροπος, ος, ον : qui revient sur ses pas

Traduction :

Il faut dire et penser que l'être est ; l'être en effet est, le néant n'est pas ; voilà ce que je t'ai ordonné d'exprimer. De cette première voie de recherche je t'écarte, et ensuite de celle-ci que les mortels qui ne savent rien imaginent, doubles têtes ; en effet l'impuissance pousse leur esprit errant dans leur poitrine ; ils sont emportés également sourds et aveugles, frappés d'hébétude, foules indécises, pour qui l'être et le non-être sont considérés comme la même chose et pas la même chose, et le chemin de tous revient sur ses pas.

Commentaire :

L'on retrouve l'opposition entre ὁδός et κέλευθος, déjà présente dans le fragment 1 ; la « vraie route », celle qui se limite à une définition : l'être est, s'oppose au « sentier » tortueux, labyrinthique, « qui revient sur lui-même », une impasse en somme, de la doxa : celle-ci brouille les pistes, confond l'être et le non-être, le même et l'autre... Difficile de dire ici si Parménide attaque une école ou un philosophe en particulier, ou simplement l'opinion, le langage commun.

Notons en tous cas l'énergie, le ton impérieux avec lequel le philosophe s'adresse à son disciple : «*χρή*» initial, phrases lapidaires marquées par l'antithèse *ἔστι γὰρ / οὐκ ἔστιν*, «*ἄνωγα*», *εἶργω*... La foule, elle, est disqualifiée (comme elle le sera plus tard chez Platon) par toute une série de qualificatifs péjoratifs : aveugle, sourde, sans jugement, «*δίκρανος*» (à double tête ?) mais sans cervelle pour autant... L'unanimité, ou du moins le nombre n'est certes pas un critère de vérité !

L'énergie du philosophe contraste avec la passivité de la foule, qui est « emportée » ; les notations concrètes, presque humoristiques, la vigueur du propos adressé au disciple donnent à ce texte un caractère vivant, tonique, que l'on retrouvera dans les dialogues de Platon, ou chez Lucrèce.

Parménide, fragment 7

5	<p>Οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαμῆ εἶναι μὴ ἔόντα· ἀλλὰ σὺ τῆσδ' ἀφ' ὁδοῦ διζήσιος εἶργε νόημα. Μηδέ σ' ἔθος πολύπειρον ὁδὸν κατὰ τήνδε βιάσθω, νωμᾶν ἄσκοπον ὄμμα καὶ ἠχήεσσα ἀκουήν καὶ γλῶσσαν, κρῖναι δὲ λόγῳ πολύδηριν ἔλεγχον ἐξ ἐμέθεν ῥηθέντα.</p>
---	--

δαμῆ : futur moyen épique de δαμάζω : dompter

πολύπειρος, ος, ον : très expérimenté

νωμάω-ῶ : manier, conduire, méditer

ἄσκοπος, ος, ον : qui n'observe pas, ou qui ne peut être observé

ἠχῆεις, εσσα, εν : rempli de bruit

ὁ ἔλεγχος : preuve, argument

πολύδηρις, ιος : très controversé (hapax)

Traduction :

Jamais en effet tu ne pourrais imposer que le non-être soit ; mais toi, de cette voie de recherche écarte ta pensée, et que l'habitude si expérimentée ne te force pas cette voie, à manier un œil qui n'observe pas et une ouïe pleine de bruit et une langue, mais à décider par un raisonnement l'argument très controversé que je t'expose.

Parménide, fragment 8

Μοῦνος δ' ἔτι μῦθος ὁδοῖο
 λείπεται ὡς ἔστιν· ταύτη δ' ἐπὶ σήματ' ἔασι
 πολλὰ μάλ', ὡς ἀγένητον ἔον καὶ ἀνώλεθρόν ἐστιν,
 ἐστι γὰρ οὐλομελές τε καὶ ἀτρεμές ἢδ' ἀτέλεστον·
 5 οὐδέ ποτ' ἦν οὐδ' ἔσται, ἐπεὶ νῦν ἔστιν ὁμοῦ πᾶν,
 ἔν, συνεχές· τίνα γὰρ γένναν διζήσεαι αὐτοῦ;
 Πῆ πόθεν αὐξηθέν; Οὐτ' ἐκ μὴ ἐόντος ἐασέω
 φάσθαι σ(ε) οὐδὲ νοεῖν· οὐ γὰρ φατὸν οὐδὲ νοητόν
 ἔστιν ὅπως οὐκ ἔστι. Τί δ' ἂν μιν καὶ χρέος ὤρσεν
 10 ὕστερον ἢ πρόσθεν τοῦ μηδενὸς ἀρξάμενον φῶν;
 Οὕτως ἢ πάμπαν πελέναι χρεῶν ἐστιν ἢ οὐχί.
 Οὐδὲ ποτ' ἐκ μὴ ἐόντος ἐφήσει πίστιος ἰσχύς
 γίγνεσθαι τι παρ' αὐτό· τοῦ εἶνεκεν οὔτε γενέσθαι
 οὐτ' ὄλλυσθαι ἀνῆκε Δίκη χαλάσασα πέδησιν,
 15 ἀλλ' ἔχει ἢ δὲ κρίσις περὶ τούτων ἐν τῶδ' ἔστιν·
 ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν· κέκριται δ' οὖν, ὥσπερ ἀνάγκη,
 τὴν μὲν ἔαν ἀνόητον ἀνώνυμον (οὐ γὰρ ἀληθῆς
 ἔστιν ὁδός), τὴν δ' ὥστε πέλειν καὶ ἐτήτυμον εἶναι.
 Πῶς δ' ἂν ἔπειτα πέλοιτὸ ἐόν; πῶς δ' ἂν κε γένοιτο ;
 20 Εἰ γὰρ ἔγεντ', οὐκ ἔστ<ι>, οὐδ' εἴ ποτε μέλλει ἔσεσθαι.
 Τῶς γένεσις μὲν ἀπέσβεσται καὶ ἄπυστος ὄλεθρος.
 Οὐδὲ διαιρετόν ἐστιν, ἐπεὶ πᾶν ἔστιν ὁμοῖον·
 οὐδέ τι τῆ μαλλον, τό κεν εἴργοι μιν συνέχεσθαι,
 οὐδέ τι χειρότερον, πᾶν δ' ἔμπλεόν ἐστιν ἐόντος.
 25 Τῶ ξυνεχές πᾶν ἔστιν· ἐόν γὰρ ἐόντι πελάζει.
 Αὐτὰρ ἀκίνητον μεγάλων ἐν πείρασι δεσμῶν
 ἔστιν ἀναρχον ἄπαστον, ἐπεὶ γένεσις καὶ ὄλεθρος
 τῆλε μάλ' ἐπλάχθησαν, ἀπῶσε δὲ πίστις ἀληθῆς.
 Ταυτόν τ' ἐν ταυτῶ τε μένον καθ' ἑαυτό τε κεῖται
 30 χούτως ἔμπεδον αὔθι μένει· κρατερὴ γὰρ ἀνάγκη
 πείρατος ἐν δεσμοῖσιν ἔχει, τό μιν ἀμφὶς ἔεργει.
 Οὐνεκεν οὐκ ἀτελεύτητον τὸ ἐόν θέμις εἶναι·
 ἔστι γὰρ οὐκ ἐπιδεές, [μὴ] ἐόν δ' ἂν παντὸς ἐδεῖτο.
 Ταυτόν δ' ἐστὶ νοεῖν τε καὶ οὐνεκεν ἔστι νόημα.
 35 Οὐ γὰρ ἄνευ τοῦ ἐόντος, ἐν ᾧ πεφατισμένον ἐστιν,
 εὐρήσεις τὸ νοεῖν· οὐδὲν γὰρ <ἦ> ἔστιν ἢ ἔσται
 ἄλλο πάρεξ τοῦ ἐόντος, ἐπεὶ τό γε μοῖρ' ἐπέδησεν
 οὐλον ἀκίνητόν τ' ἔμεναι· τῶ πάντ' ὄνομ' ἔσται,
 ὅσσα βροτοὶ κατέθεντο πεποιθότες εἶναι ἀληθῆ,
 40 γίγνεσθαι τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί,
 καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροά φανὸν ἀμείβειν.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πείρας πύματον, τετελεσμένον ἐστί,

- πάντοθεν εὐκύκλου σφαιίρης ἐναλίγκιον ὄγκῳ,
 μεσσόθεν ἰσοπαλές πάντη· τὸ γὰρ οὔτε τι μείζον
 45 οὔτε τι βαιότερον πελέναι χρεόν ἐστι τῆ ἢ τῆ.
 Οὔτε γὰρ οὐκ ἐὼν ἔστι, τό κεν παύοι μιν ἰκνεῖσθαι
 εἰς ὁμόν, οὔτ' ἐὼν ἔστιν ὅπως εἴη κεν ἐόντος
 τῆ μᾶλλον τῆ δ' ἦσσον, ἐπεὶ πᾶν ἐστιν ἄσυλον·
 οἱ γὰρ πάντοθεν ἴσον, ὁμῶς ἐν πείρασι κύρει.
 50 Ἐν τῷ σοι παύω πιστὸν λόγον ἠδὲ νόημα
 ἀμφὶς ἀληθείης· δόξας δ' ἀπὸ τοῦδε βροτείας
 μάνθανε κόσμον ἐμῶν ἐπέων ἀπατηλὸν ἀκούων.
 Μορφὰς γὰρ κατέθεντο δύο γνώμας ὀνομάζειν·
 τῶν μίαν οὐ χρεῶν ἐστιν (ἐν ᾧ πεπλανημένοι εἰσίν).
 55 Τάντια δ' ἐκρίναντο δέμας καὶ σήματ' ἔθεντο
 χωρὶς ἀπ' ἀλλήλων, τῆ μὲν φλογὸς αἰθέριον πῦρ,
 ἥπιον ὄν, μέγ' [ἀραιὸν] ἐλαφρόν, ἐωυτῷ πάντοσε τωῦτόν,
 τῷ δ' ἐτέρῳ μὴ τωῦτόν· ἀτὰρ κάκεῖνο κατ' αὐτό
 τάντια νύκτ' ἀδαῆ, πυκινὸν δέμας ἐμβριθές τε.
 60 Τόν σοι ἐγὼ διάκοσμον εὐκότα πάντα φατίζω,
 ὡς οὐ μὴ ποτέ τις σε βροτῶν γνώμη παρελάσση.

ἀνώλεθρος, ος, ον : impérissable, indestructible

οὐλομελής, ἡς, ἐς : qui a tous ses membres intacts (hapax)

ὁμοῦ : en même lieu, à la fois

συνεχῆς, ἡς, ἐς : ininterrompu, d'un seul tenant

ἡ γέννα, ἡς : origine, naissance, famille

αὐξηθέν : participe passif aoriste neutre de αὐξάνω : accroître, augmenter

τὸ χρέος : la nécessité

ᾧρσα < ὄρνυμι : faire se lever, pousser

φῦν : participe neutre de φύω ?

πελέναι : infinitif épique de πέλω : se mouvoir, être (*uersari*)

ἐφήσει : futur de ἐφήμι, 3^{ème} personne sing. : laisser, concéder, admettre

ἡ ἰσχός, ὕος : la force, la vigueur

εἵνεκεν = ἔνεκα

ἀνῆκα < ἀνήμι : faire sourdre, produire

χαλάω-ῶ : relâcher, détendre

ἡ πέδη, ἡς : entraves, liens

ἐτήτυμος, ος, ον : vrai

τῶς : ainsi

ἀπεςβέσεται < ἀποσβέννυμι, aoriste moyen : s'éteindre, s'évanouir

ἄπυστος, ος, ον : mystérieux, ignoré

V. 22 : διαιετός, ός, όν : désuni, divisé

εἴργω + inf. : empêcher

πελάζω transitif (seulement en poésie) : aborder à, toucher à (un navire abordant un rivage).

ἀκίνητος, ος, ον

ὁ δεσμός, οὔ : le lien

τὸ πείραρον, πείρατος : la limite

ἄπαυστος, ος, ον : sans fin

τῆλε : loin, au loin

ἐπλάχθησαν < πλάζω : écarter, dérouter, détourner ; au passif : errer çà et là, s'égarer

ἀπῶσε < ἀπωθέω : repousser

ἔμπεδος, ος, ον : ferme, immuable

ἀπιδεής, ής, ές : qui manque de

V. 35 : πεφατισμένος, η, ον < φατίζω, dire, nommer

ἐπιδέω (1) : attacher sur

οὔλος, η, ον : entier, intact

ἀλλάσσειν : changer de

ἀμείβω : changer de

ὁ φανός, οὔ : la lumière

V. 42 : πύματος, η, ον : dernier, ultime

ἐναλίγκιος, ος, ον : semblable à (+dat.)

ὁ ὄγκος, ου : 1. courbure ; 2. masse, volume

ἄσυλος, ος, ον : inviolé, inviolable.

ἀπατηλός, ή, όν = ἀπατήλιος, ος, ον : trompeur, mensonger

V. 54 : πεπλανημένος, η, ον < πλανάω-ῶ : errer, se fourvoyer

τὸ δέμας : le corps

ἡ φλόξ, φλογός : flamme

ἤπιος, α /ος, ον : bienveillant, favorable, doux

ἐλαφρός, ά, όν : léger

ἀδαής, ής, ές : sans expérience de (ou « sans flamme » < δαίω ?? c'est l'interprétation de Bollack, Beaufret et Dumont)

ἐμβριθής, ής, ές : lourd, pesant

Traduction :

Seul reste encore la parole du chemin, à savoir qu'il est ; sur cette route sont beaucoup de signes qu'étant inengendré il est aussi indestructible, ses membres en effet sont intacts, il est intrépide et sans fin ; jamais il n'était ni ne sera, puisqu'il est à présent tout entier à la fois, un, d'un seul tenant ; quelle origine en effet lui rechercherait-on ? Comment, d'où aurait-il été accru ? Je ne permettrai ni de dire ni de penser que c'est du non-être ; il n'est pas dicible ni pensable qu'il n'est pas. Quelle nécessité l'aurait poussé aussi, plus tard ou plus tôt, ayant commencé du néant, à naître ? Ainsi il faut ou bien qu'il soit absolument ou bien qu'il ne soit pas.

Jamais du non-être la force de la certitude n'admettra que quelque chose n'advienne à côté de lui ; c'est pourquoi Justice ne l'a laissé ni naître ni mourir, ayant relâché ses

entraves, mais elle le tient ; la décision à ce sujet est en cela : il est ou il n'est pas ; il est donc décidé, comme c'est nécessaire, de laisser cette voie, impensable et sans nom – elle n'est pas la voie de la vérité – et [de considérer] que l'autre existe, et est véridique. Comment serait ensuite l'être ? Comment serait-il né ? En effet, s'il est né, il n'est pas, ni s'il est un jour destiné à être. Ainsi sa naissance s'évanouit-elle, et sa mort mystérieuse.

Il n'est pas divisé, puisqu'il est tout entier semblable ; il n'est pas davantage en ce point, ce qui l'empêcherait de tenir ensemble, il n'est pas inférieur, mais il est tout entier plein d'être. Tout pour lui est d'un seul tenant ; l'être touche à l'être.

Mais immobile dans les limites de ses vastes liens, il est, sans commencement ni fin, puisque la naissance et la mort se sont égarées très loin, et que la certitude véridique les a repoussées. Le même dans le même était stable et gît au fond de lui-même et ainsi demeure à nouveau immuable. Une puissante nécessité le tient dans les liens de sa limite, qui de chaque côté lui fait obstacle. C'est pourquoi il est juste que l'être ne soit pas illimité ; il est en effet sans manque ; le non-être manque de tout.

C'est la même chose, penser, et ce à cause de quoi il y a une pensée. En effet sans l'être, dans lequel il a été nommé, tu ne trouveras pas la pensée ; rien d'autre en effet ni n'est ni ne sera en dehors de l'être, puisque le destin l'a attaché pour qu'il soit immobile et intact ; c'est par cela tout entier que le nom sera, tout ce que les mortels ont proposé, persuadés que c'était le vrai, naître et mourir, être et ne pas être, et changer de lieu et changer d'éclat sur la peau.

Mais puisque il y a une limite ultime, il est achevé, de partout semblable par sa courbure à une sphère bien ronde, au centre d'égale force partout ; en effet il est nécessaire que cela n'existe ni plus grand ni plus solide ici ou là. Ni il n'y a de non-être qui l'empêcherait d'arriver au semblable, ni il n'y a un être qui serait ici plus, là moins qu'un [autre] être, puisqu'il est tout entier inviolable. En effet, partout semblable à lui-même, pourtant il demeure dans ses limites.

Là pour toi je cesse mon fidèle discours et ma pensée autour de la vérité ; loin de cela apprends les opinions mortelles en écoutant l'arrangement mensonger de mes paroles.

Ils ont posé des formes, pour nommer deux principes ; l'un d'eux, il ne faut pas [le nommer ?] – en cela ils se sont fourvoyés –. Ils ont interprété le corps en deux éléments contraires et ont posé des signes loin l'un de l'autre, à l'un le feu éthéré de la flamme, bienveillante et légère, partout semblable à elle-même, mais pas semblable à l'autre ; mais celui-ci en lui-même est contraire, nuit sans lumière, corps épais et pesant. Moi, pour toi, j'énonce ce qui semble tout entier un arrangement, afin que jamais nulle opinion des mortels ne te dépasse.

Commentaire :

Le texte – fort mal traduit aussi bien par Bollack que par Beaufret, qui oublie l'un comme l'autre que Parménide est aussi, ou avant tout, un poète – est construit en deux parties : la première traite de l'être ; dans une langue rigoureuse, Parménide tente de le définir, comme un tout, homogène, sans commencement ni fin, mais cependant limité. A l'instar de ce que fera plus tard Lucrèce, il crée une langue

philosophique et poétique à la fois : questions rhétoriques (v. 6-10 et 19), symétries, oppositions... Il est intéressant de constater l'infinie difficulté de définir « l'être » autrement que par des négations : il est ἀγένητον, ἀνώλεθρον, ἀτρεμές, ἀτέλεστον (v. 3-4), ἀκίνητον, ἀναρχον, ἄπαυστον (v. 26-27), et même, avec une double négation, οὐκ ἀτελεύτητον (v. 32) ; il n'a ni passé ni avenir (v. 20) ; il ignore toute quantification relative (οὐδέ τι μᾶλλον... οὐδέ τι χειρότερον (v. 22-23) ; οὔτε τι μείζον οὔτε τι βαιότερον (v. 44-45)). Autant dire que c'est une pure abstraction, que l'on ne peut décrire que par ce qu'il n'est pas. « L'être est », et il est bien difficile d'en dire autre chose ; Parménide semble néanmoins partisan d'une absolue unicité de l'être, renvoyant la diversité à la « doxa » : ce que nous percevons du monde. Cette diversité posera néanmoins un problème majeur : comment passer de « l'être » unique à la multiplicité des êtres ? Comment penser le mouvement en refusant la notion de vide ? Toutes questions qui déchireront les philosophes, avant et après Lucrèce...

Car la « doxa », Parménide y vient dans la deuxième partie de son propos. Là, contrairement aux δοκοῦντα du fragment 1, les « doxas » sont délibérément présentées comme un pur « arrangement » (κόσμον ἐμῶν ἐπέων ἀπατηλὸν et plus loin διάκοσμον εἰκότα πάντα) : l'opposition des contraires, feu éthéré de la flamme / nuit sans flamme ; léger et doux / lourd et pesant, est rejetée ; ce ne sont que des « formes » (μορφᾶς), autant dire des apparences. Est-ce une manière de répéter que l'être est unique, d'un seul tenant, et que la diversité des choses n'est que du registre des phénomènes ? Est-ce un début de polémique contre d'autres écoles philosophiques, posant deux ou plusieurs éléments à l'origine du monde ?... On peut se demander s'il n'y a pas une part de parodie dans l'intrusion soudaine de formes doriennes : ἐωυτῷ πάντοσε τωῦτόν, / τῷ δ' ἑτέρῳ μὴ τωῦτόν... Aux dépens de qui s'amuse ici le sévère Parménide ?

Parménide, fragment 9

Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα φάος καὶ νύξ ὀνόμασται
καὶ τὰ κατὰ σφετέρως δυνάμεις ἐπὶ τοῖσί τε καὶ τοῖς,
πᾶν πλέον ἐστὶν ὁμοῦ φάεος καὶ νυκτὸς ἀφάντου
ἴσων ἀμφοτέρων, ἐπεὶ οὐδετέρῳ μετὰ μηδέν.

Traduction :

Mais puisque tout a été nommé lumière et nuit et que les choses, selon leur puissance, ont reçu tel ou tel nom, tout est plein à la fois de lumière et de nuit sans lumière, des deux également, puisque le néant n'accompagne aucune des deux.

Commentaire :

Nous sommes dans la seconde partie du discours, consacrée aux δοκοῦντα : d'où cette dichotomie entre deux principes, la nuit et la lumière, alors que dans la première, Parménide s'est évertué à démontrer l'unité de l'être...

Parménide, fragment 10

Εἶση δ' αἰθερίαν τε φύσιν τά τ' ἐν αἰθέρι πάντα
 σήματα καὶ καθαροῦς εὐαγέος ἡελίοιο
 λαμπάδος ἔργ' αἰδηλα καὶ ὀππόθεν ἐξεγένοντο
 ἔργα τε κύκλωπος πεύση περίφοιτα σελήνης
 5 καὶ φύσιν, εἰδήσεις δὲ καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχοντα
 ἔνθεν ἔφυ τε καὶ ὥς μιν ἄγουσ(α) ἐπέδησεν ἀνάγκη
 πείρατ' ἔχειν ἄστρον.

εἶση : futur, 2^{ème} pers. sing. de *εἶδω : savoir. Tu sauras.

καθαρός, ἄ, ὄν : pur

αἰδηλος, ος, ον : destructeur, ou invisible

εὐαγής, ἡς, ἔς : pur, sans souillure

περίφοιτος, ος, ον : qui tourne autour

εἰδέω = *εἶδω ; cf. ci-dessus

Traduction :

Tu sauras la nature de l'éther et tous les signes dans l'éther et les effets destructeurs de la pure lampe du soleil sans souillure et tu apprendras aussi d'où proviennent ces effets tournant autour [de la terre ?] de la lune à l'œil rond et sa nature, et tu découvriras aussi le ciel qui les tient séparés, d'où il est né et comment la nécessité, le conduisant, l'a contraint à contenir la limite des astres.

Commentaire :

Nous sommes bien dans une cosmologie ; il ne s'agit plus ici de définir la nature de l'être, mais d'étudier les « phénomènes », le monde tel qu'il est, dans sa diversité, ses oppositions (de la nuit et du jour, dans le fragment 9) et ses mouvements.

Parménide, fragment 11

Πῶς γαῖα καὶ ἥλιος ἠδὲ σελήνη
 αἰθήρ τε ξυνὸς γάλα τ' οὐράνιον καὶ ὄλυμπος
 ἔσχατος ἠδ' ἄστρον θερμὸν μένος ὠρμήθησαν
 γίγνεσθαι.

ξυνός, ἡ, ὄν : commun à tous

τὸ γάλα, γάλακτος : le lait, la voie lactée

ἔσχατος, η, ον : dernier, ultime, extrême, le plus élevé ; *summus*

Traduction :

Comment la terre et le soleil et la lune et l'éther commun à tous et la voie lactée et le sommet de l'Olympe et la force brûlante des astres ont été poussés à naître.

Commentaire :

Ne s'agirait-il pas d'une tentative pour donner une explication rationnelle, scientifique, de l'origine du monde, et donc une réponse à l'interprétation théologique d'Hésiode ? Parménide, précurseur d'Anaxagore et de Lucrèce ? La présence de l'Olympe, montagne sacrée où règne Zeus, permet cependant d'émettre un doute. Notons le formidable élan ascensionnel, qui part de la Terre, gagne le soleil et la lune, qui semblent proches, puis la voûte céleste et la Voie lactée, l'Olympe, demeure des Dieux beaucoup plus que montagne réelle, et enfin les astres. Ascension renforcée par l'accumulation et la polysyndète.

Parménide, fragment 12

5	<p>Αἱ γὰρ στενότεραι πλῆντο πυρὸς ἀκρήτιοι, αἱ δ' ἐπὶ ταῖς νυκτός, μετὰ δὲ φλογὸς ἴεται αἴσα· ἐν δὲ μέσῳ τούτων δαίμων ἢ πάντα κυβερνᾷ· πάντα γὰρ <ἦ> στυγεροῖο τόκου καὶ μίξιός ἄρχει πέμπουσ' ἄρσενι θῆλυ μιγῆν τό τ' ἐναντίον αὖτις ἄρσεν θηλυτέρῳ.</p>
---	--

στενός = στενός, ἦ, ὄν : resserré, étroit
 ἄκρητος = ἄκρατος, ος, ον : pur, sans mélange
 αἴσα, ης : décision, loi, règle ; lot, part
 στυγερός, ἄ, ὄν : odieux, horrible
 ὁ τόκος, ου : action d'enfanter
 μίξιός = μίξεως : mélange, commerce intime
 μιγῆν < μίγνυμι : infinitif ? avoir commerce avec

Traduction :

Les plus étroites en effet (?) étaient remplies de feu sans mélange, celles-là, après celles-ci, de nuit, et une part de feu se répand ; au milieu de celles-ci une déesse qui gouverne tout ; elle commande en effet en tout le terrible enfantement et l'union intime, envoyant au mâle la femelle pour s'unir et inversement, à nouveau, le mâle à la femelle.

Commentaire :

Ce fragment, cité par Simplicius dans le *Commentaire sur le traité du ciel d'Aristote*, parle selon lui de la « cause efficiente » de la génération : la déesse, cachée au centre d' « anneaux » de feu... Mais où sont les anneaux, dans le texte grec ? Aucun mot n'a ce sens ici... Il est seulement question de Αἱ γὰρ στενότεραι, les « choses féminines » plus étroites, de αἱ δ' ἐπὶ ταῖς, « celles qui viennent après », et de τούτων, « de celles-ci » : le poète ne précise pas davantage. Il est vrai que Simplicius, qui ne cite ici qu'un fragment, a eu le texte original en mains ; dans son commentaire il parle de « couronnes enflammées »... Retenons seulement que dans un endroit mystérieux du monde, dans la flamme originelle, trône une déesse sans nom, ἡ δαίμων, qui préside aux relations sexuelles et à la génération. Celle-ci est conçue comme une force terrible qui s'impose de l'extérieur, une passion redoutable à

laquelle nul être ne résiste... Force vitale et destructrice à la fois, elle fait penser aux pages de Lucrèce, l'Hymne à Vénus du chant I, et la peinture de l'amour du chant IV.

Parménide, fragment 13

Πρώτιστον μὲν Ἔρωτα θεῶν μητίσατο πάντων.

μητίω : méditer, machiner.

Traduction : « Le premier de tous les dieux, elle [la génération] conçut Éros. »

Parménide, fragment 14

Νυκτιφαῆς περὶ γαῖαν ἀλώμενον ἀλλότριον φῶς

Errant autour de la terre, une lumière nocturne venue d'ailleurs.

Parménide, fragment 15

Αἰεὶ παπταίνουσα πρὸς αὐγὰς ἡελίοιο.

Toujours cherchant des yeux les rayons du soleil.

Parménide, fragment 16

Ὡς γὰρ ἕκαστος ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυπλάγκτων,
τῶς νόος ἀνθρώποισι παρίσταται· τὸ γὰρ αὐτό
ἔστιν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποισιν
καὶ πᾶσιν καὶ παντί· τὸ γὰρ πλέον ἐστὶ νόημα.

ἡ κρᾶσις, εως : mélange

τὸ μέλος, ους : membre

πολυπλάγκτος, ος, ον : qui erre de tous côtés, qui est toujours en mouvement

Traduction :

Comme chacun détient un mélange de membres errants, ainsi l'esprit s'approche des hommes (vient aux hommes) ; le même en effet est ce que précisément pense la nature des membres chez les hommes, et en tous et en chacun ; le surplus est en effet la pensée.

Parménide, fragment 17

Δεξιτεροῖσιν μὲν κούρους, λαιοῖσι δὲ κούρας ...

A droite les garçons, à gauche les filles...

Parménide, fragment 18²

Femina uirque simul Veneris cum germina miscent,
uenis informans diuerso ex sanguine uirtus
temperiem seruans bene condita corpora fingit.

² Ce fragment n'est connu que par une traduction en hexamètres de Caelius Aurelianus.

5	Nam si uirtutes permixto semine pungent nec faciant unam permixto in corpore, dirae nascentem gemino uexabunt semine sexum.
---	---

Traduction :

Quand l'homme et la femme mêlent en même temps les germes de Vénus, la vertu dans les veines les façonnant d'un sang divers, préservant un juste équilibre fabrique des corps bien formés. En effet si les vertus nées d'une semence mêlée se battent et n'en font pas une seule dans un corps mélangé, funestes elles contrarieront de leur double semence le sexe naissant.

Parménide, fragment 19

Οὕτω τοι κατὰ δόξαν ἔφυ τάδε καί νυν ἔασι καὶ μετέπειτ' ἀπὸ τοῦδε τελευτήσουσι τραφέντα· τοῖς δ' ὄνομ' ἄνθρωποι κατέθεντ' ἐπίσημον ἑκάστω.
--

ἔασι = εἶσι

μετέπειτα : par la suite

ἐπίσημος, ος, ον : marqué d'un signe ; τὸ ἐπίσημον : marque distinctive, emblème

Traduction :

Ainsi selon l'opinion ces choses sont nées et donc sont et par la suite, après cela, ayant été nourries, mourront ; les hommes leur ont donné un nom comme emblème à chacune.